

KAIRÓS : UN CONCEPT OPPORTUN POUR L'ÉDUCATION ET LA FORMATION ?

Romain Jalabert

Université Paul Valéry – Montpellier 3
Département des Sciences de l'éducation
Route de Mende – 34199 Montpellier Cedex 5
romainjalabert@yahoo.fr / romain.jalabert@univ-montp3.fr

Mots-clés : *kairós, opportunité, temps, durée*

Résumé. *Au croisement des catégories du pas-encore et du jamais-plus, kairós est ce point précis du temps qui pour être saisi exige à la fois sagacité, promptitude et dextérité. Rencontre du moment, du savoir et du geste les plus propices, l'art du kairós est celui de l'opportunité, mais aussi de la juste mesure. Conjuguant l'action et le temps, le général et le particulier, la compétence et la chance, le kairós se révèle très précieux dans bien des domaines ; surtout lorsqu'il s'agit d'adapter les connaissances les plus générales aux situations les plus particulières. Convoquer le concept de kairós dans les champs de l'éducation et de la formation, c'est redonner au temps mécanique et abstrait de l'horloge une dimension plus humaine, plus authentique ; c'est accepter l'imprévisible et donc respecter l'autre en tant que sujet susceptible d'émerger et de se construire.*

« Ô temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices, suspendez votre cours ! » (Alphonse de LAMARTINE ; *Le lac*)

Liminaire

Ces considérations sur le *kairós* dans les champs éducatif et formatif s'inscrivent dans le cadre plus large d'une thèse de doctorat en Sciences de l'éducation¹ qui se propose de convoquer la figure de la déesse Mêtis. L'acception commune de *mêtis* est très étroitement liée au concept grec de *kairós*, hérité lui aussi d'une divinité finalement assez méconnue, oubliée voire méprisée : Kairos. Elevée par Marcel Détienne et Jean-Pierre Vernant (1974) au rang de catégorie mentale, la *mêtis* se caractérise notamment – pour ne pas dire essentiellement – par un sens très aigu du *kairós*. Cette proximité – ou complémentarité – leur vaut de partager les éloges les plus encenseurs comme les vitupérations les plus acerbes. Nos recherches convoquent *mêtis* et donc *kairós* sur la délicate dialectique du dol et de la sollicitude en ce sens que, orientées malgré tout vers le bien d'autrui, l'une comme l'autre de ces notions typiquement grecques sont susceptibles – ou tout au moins soupçonnées – de dérives manipulatrices et opportunistes. Parce que le *kairós* comme la *mêtis* suggèrent par bien des aspects l'idée d'efficacité, des précautions s'imposent sur le plan de l'éthique. Postulant une *kairicité* des situations d'éducation et de formation, nous nous efforçons de rester vigilant quant à une éventuelle transposition de ce concept d'une part – notamment en termes de biais culturels et notionnels ; quant aux dérives possibles d'autre part – puisqu'il s'agit d'un concept que l'on retrouve entre autres dans les champs de la politique, de la rhétorique, et de la stratégie. Cette recherche se situe à la croisée de plusieurs tendances, de plusieurs entreprises qui bien qu'éparses et distinctes convergent en certains points. Et le point premier de convergence est assurément l'humain, avec l'incertitude et la complexité qui notamment l'accompagnent. Le

¹ Soutenance prévue pour le mois de mars 2011, sous la direction de M. Jean-Bernard Paturet, Université Paul Valéry – Montpellier 3. Titre : *La figure de Mêtis en éducation. Essai sur la dialectique du dol et de la sollicitude.*

choix de nous orienter vers une *mètis* éducative nous place tout naturellement sous l'égide des travaux menés par Marcel Détiene et Jean-Pierre Vernant (1974). Ce choix entre en résonance avec l'idée d'un métissage éducatif que fonderaient et accompagneraient notamment les approches dites complexe, multiréférentielle et transversale (Morin, 1990, 1994, 1999 ; Ardoino, 1993 ; Barbier, 1993, 1997). Adressé à des êtres humains par des êtres humains, l'acte éducatif relèverait d'un complexe métissage – intriqué notamment d'incertitude, de mouvance et de résistance. L'éducation ainsi métisse ne peut qu'être le théâtre de situations complexes : c'est-à-dire multiples, polymorphes, incertaines, changeantes et contrastées. Irréductible de ce fait à un acte direct et uniforme, l'éducation métisse ferait plutôt appel à une *mètis* éducative. Ainsi nous nous proposons de voir en quoi, pourquoi et à quelles conditions la *mètis* des Grecs – prudence avisée, sagesse combinant notamment intelligence de la ruse, sens de l'opportunité, de la juste mesure et de l'à propos – pourrait éclairer l'acte éducatif.

1. Rousseau et Bergson : pourvu que ça dure...

Souvenons-nous de Jean-Jacques Rousseau, dont une précieuse note d'*Emile ou de l'éducation* nous apprend qu'il a vendu un jour sa montre, s'écriant : « dans un transport de joye, je n'aurai plus besoin de savoir l'heure qu'il est ! »² (Rousseau ; 1969 ; p. 845). « Un acte décisif » (ibid.) pour celui qui soutient que « l'institution des enfants est un métier où il faut savoir perdre du temps pour en gagner » (ibid. ; p. 230) ; que la plus grande, la plus importante, la plus utile règle de toute l'éducation [...] ce n'est pas de gagner du temps, c'est d'en perdre » (ibid. ; p. 159). Livre II, Rousseau poursuit et précise avec cette « importante maxime » : « d'ordinaire on obtient très sûrement et très vite ce qu'on n'est point pressé d'obtenir. Je suis presque sûr qu'Emile saura parfaitement lire et écrire avant l'âge de dix ans, précisément parce qu'il m'importe fort peu qu'il le sache avant quinze » (ibid. ; p. 194). En vendant sa montre, Rousseau rompt avec le temps abstrait et mécanique de l'horloge³ pour ne se conformer qu'à un temps plus concret, plus humain. Un temps vécu. Rousseau avait-il pressenti à ce point la supercherie du temps dévoilée bien plus tard par un autre philosophe, Henri Bergson proposant une distinction fondamentale entre le temps et la durée. Cette patience prônée par Rousseau, cette sage utilisation du temps réintroduit la durée qui caractérise la vie humaine, contre toute forme d'abstraction et de mécanisation. Emile apprendra à lire quand son *kairós* se présentera...

Convoquer le concept de *kairós* dans les champs de l'éducation et de la formation force à interroger la temporalité de ces mêmes champs, et donc quelque part leur efficacité ; parce que le temps, comme l'a rappelé Gaston Pineau au cours de ses travaux (1987 ; 2000), « est devenu enjeu majeur des spéculations économiques. "Le temps c'est de l'argent" » (1987, p.11). C'est du temps mécanique qu'il s'agit là, un temps qu'il conviendrait toujours d'optimiser, de « rentabiliser au maximum par le meilleur mode d'emploi, le meilleur investissement [...] mais gagner du temps sans gagner son temps est une course contre la montre plus compulsive que formatrice » (ibid.) ; et comme signalé en quatrième de couverture : « la course contre la montre n'est pas la danse de la vie ». Convoquer le concept de *kairós*, c'est non seulement s'efforcer de « retrouver "le temps d'apprendre" » (cf. Meirieu ; C.R.A.P. ; 1996), mais encore de le prendre. « A la recherche du temps perdu », pour ainsi dire, et « [comprendre] que sa structure n'est pas constituée par un appareillage mécanique imposé de l'extérieur, mais par la durée vivante d'une aventure irréductible à toute machinerie » (ibid.). Nous retrouvons là la distinction fondamentale pointée par Henri Bergson entre temps et durée ; entre temps abstrait et durée réelle, ou concrète. Convoquer le concept de *kairós*, c'est accepter de prendre « le temps qu'il faut » pour précisément ne pas en perdre. C'est un peu gagner son temps à le perdre, en somme ! Prendre le temps qu'il faut, c'est ouvrir une temporalité *a priori* infinie – car indéfinie –, que seul le postulat

2 Note 1 de la page 266 (note située p. 845 pour l'édition utilisée).

³³ Faut-il rappeler qu'Isaac Rousseau, père de Jean-Jacques, était horloger à Genève ? Très jeune, Jean-Jacques Rousseau passait de longs moments dans l'atelier de son père, à lui faire lecture des plus grands philosophes.

d'éducabilité autorise (Meirieu ; 1991 ; pp. 25-59). On ne sait jusqu'où il faudra aller, mais la croyance en l'éducabilité du sujet semble permettre cet engagement de l'éducateur dans la durée, ce pari sur l'avenir.

2. Chronos et Kairos, frères ennemis

A la linéarité du temps qui s'écoule inéluctablement et se mesure (*chronos*), les Grecs opposaient ce temps fugace et opportun qui, toujours à-propos, donne à l'instant toute sa profondeur : *kairós*. En référence au dieu Kairos, dont le sculpteur Lysippe et le poète Poséidippe de Pella ont célébré l'acuité et la rapidité, *kairós* est ce point précis du temps qui pour être saisi exige à la fois sagacité, promptitude et dextérité. Moment opportun, occasion favorable, instant propice ou encore décisif, etc., *kairós* est de ces termes complexes que l'on peine à traduire tant ils appartiennent à un ensemble notionnel qui leur est propre, typiquement grec en l'occurrence. Kairos et Chronos sont tous deux frères, car fils d'Aiôn (temps immuable, éternité). Evangelos Moutsopoulos dit de « *Chronos, le danseur, [qu'il] s'affirme comme le modèle de la régularité et de la répétibilité ; sa danse, cyclique, périodique, est décomposable, analysable, imitable ; ses pas et ses gestes sont ceux de l'emmée apollinienne qui appelle au consentement, et qui fait plier les consciences à ses lois rythmées. Kairos, lui, se révèle à la fois sauteur et acrobate déroutant ; sa sikinnis saccadée quasi dionysiaque confère à ses mouvements unicité et totalité, défi et irrépétibilité, risque, engagement et aventure ; il invite les consciences à demeurer, comme lui, intrépides.* » (Moutsopoulos ; 1988 ; p. 14). Frères ennemis, Kairos et Chronos participeraient tous deux d'Aiôn l'impassible, dont ils « concourent à assurer la durée indéfectible » (ibidem ; p. 15). Dans un article paru en 1958 aux Etats-Unis, Paul Tillich distinguait ainsi *kairós* et *chronos* : « *Alors que chronos renvoie au flux continu du temps, kairos en désigne un moment significatif. Chronos indique le côté mesurable du processus temporel – le temps de l'horloge – que détermine le mouvement régulier des astres, en particulier le mouvement de la terre autour du soleil. Kairos signale des moments uniques de ce processus ; dans ces moments, quelque chose d'unique peut survenir ou s'accomplir* » (Tillich, 1997, p. 87 ; cité par Boss, 2001, p. 52). Puis, Paul Tillich ajoute : « *chronos met en évidence l'élément quantitatif, calculable et répétitif de ce processus temporel* » ; « *kairos désigne au contraire un élément « qualitatif » qui se signale par son absolue singularité* » (Boss ; 2001 ; p. 52).

3. Kairos : du lieu au moment décisif

C'est donc un terme grec que nous avons là, particulièrement difficile à traduire puisque Jacqueline de Romilly elle-même avoue trouver « nul équivalent à offrir » (Trédé ; 1992 ; préface). Selon le philologue Allemand Ulrich von Wilamowitz, *kairós* n'a guère d'équivalent dans d'autres langues parce que « nous avons affaire là à une notion typiquement grecque ». Monique Trédé, à qui l'on doit un important travail sur le mot et la notion de *kairós* (thèse de Doctorat d'État soutenue en 1987, sous la direction de Jacqueline de Romilly ; cf. publication ultérieure : Trédé, 1992), nous explique que « nous ne disposons pas en français de mot qui opère en des domaines aussi variés le même découpage conceptuel et, les ensembles notionnels étant différents d'une langue à l'autre, la traduction reste malaisée, flottante ». On parle tantôt de « moment opportun », d' « occasion favorable », d' « instant propice » ou encore « décisif » ; mais encore d' « à-propos » sans trahir pour autant le mot. Très difficile donc de traduire ce terme grec, et d'autant plus que *kairós* n'avait à l'origine aucune valeur temporelle. Si la dimension temporelle domine depuis le Vème et surtout le IVème Siècle avant notre ère (au point que *kairós* a fini par désigner, en grec moderne, le temps météorologique), les premiers usages homériques du terme (lorsqu'il s'écrivait encore *kairios*) faisaient de lui, et indépendamment de toute temporalité, un point précis, un lieu névralgique fatal la plupart du temps ; tout au moins décisif. Dans l'Iliade, il indique « un lieu, une partie du corps particulièrement vulnérable, vitale, que vise l'ennemi avec une arme de jet afin d'entraîner la mort ». Au Vème Siècle avant notre ère s'opère un passage du

« lieu où tout peut se décider » (*topos kairios*, dans le corpus hippocratique ou chez Hérodote) au « moment où tout peut se décider », avec notamment l'expression *kairos chronou* (le point décisif du temps) que l'on trouve dans l'*Electre* de Sophocle. On est passé de « l'endroit » au « moment » décisif. Le *kairós* se pose alors comme présent instantifié au croisement, à la jonction des catégories du pas-encore et du jamais-plus (cf. Gabaude, Jean-Marc, « Evangelos Moutsopoulos, philosophe du kairós », in Moutsopoulos, 1988, pp. 84-87). Chez THUCYDIDE, le sens de « moment décisif » (tantôt favorable, tantôt défavorable) est plus fréquent encore. Dans le champ de la médecine, le moment décisif – venu compléter l'endroit décisif – est celui auquel il convient d'administrer le *pharmakon*, (tantôt remède, tantôt poison). On assiste (cf. Trédé ; 1992) au cours du IV^{ème} Siècle à une banalisation du terme dans l'acception favorable d'occasion. Dès lors la valeur temporelle du mot est fixée et *kairós* désigne principalement une division du temps, une période de durée variable mais limitée. D'abord lieu puis moment où tout peut se décider, le *kairós* se révèle très précieux dans bien des domaines (médecine, politique, stratégie, navigation, rhétorique, etc.), comme en attestent notamment les occurrences du terme dans le corpus hippocratique, chez Hérodote, chez Thucydide, etc., ou encore chez les tragiques (comme Sophocle par exemple) qui renforcent l'idée complémentaire de convenance, de juste mesure et d'à-propos.

4. Les attributs de Kairos le dionysiaque

« – D'où vient ton créateur ? – De sicyon. – Son nom ? – Lysippe. – Et toi ? – Je suis Kairos, dompteur de tout. – Tiens ! tu avances sur la pointe des pieds ? – Je cours sans cesse. – Ces ailes doubles déployées à tes chevilles ? – J'erre en volant. – Dans ta main droite, ce rasoir ? – Aux hommes il signale que je suis plus aigu que tout tranchant. – Et ces cheveux sur ton visage ? – Puisse me saisir qui vient à ma rencontre. – Par Zeus ! ton crâne est chauve ! – C'est pour que nul ne me capture, dût-il me poursuivre avec acharnement. – Et dans quel but l'artiste t'a-t-il façonné ? – A votre adresse, étranger ; et, placé dans ce vestibule, je sers de leçon. » (*Épigramme de Poseidippe, Anthologie grecque, XVI, 275*)

C'est également du IV^{ème} Siècle av. J.C. que date la représentation la plus célèbre du dieu Kairos, par le sculpteur grec Lysippe. Un bas-relief romain de l'époque de l'Empire (conservé au Musée archéologique de Turin) représente le jeune dieu Kairos « suivant le schéma de la statue de Lysippe : le front garni de boucles, la partie postérieure de la tête chauve, des ailes aux épaules et aux pieds, balance et couteau dans les mains » (signalation du professeur Raymond Klibansky, citée par Castelli et al. ; 1971). D'autres commentaires évoquent une mèche plutôt que des boucles et un rasoir au lieu du couteau (cf. épigramme de Poseidippe citée *supra*). Toute la symbolique du *kairós* semble contenue dans cette représentation par Lysippe, dont seules quelques reproductions subsistent. La chevelure ramenée sur l'avant et sa calvitie postcrânienne caractérisent le Kairos de Lysippe en même temps qu'elles expriment la bidimensionnalité du *kairós*, au carrefour des catégories du pas-encore et du jamais-plus. On ne peut se saisir du *kairós* qu'au moment précis où il se présente, et en faisant montre encore de précision, d'adresse et de dextérité pour l'empoigner par sa mèche. Avant, on ne peut rien – sinon se tenir à l'affût – puisqu'il n'est pas encore là. Après, il est trop tard puisque sa calvitie le rend insaisissable⁴⁴. Seul le moment opportun compte, le moment précis auquel il daigne se présenter. « *L'occasion a tous ses cheveux au front : quand elle est oultrepassée vous ne la pouvez plus révoquer ; elle est chauve par le derrière de la tête et jamais plus ne se retourne* », écrivait François Rabelais (Gargantua, I, 37). Tenant un rasoir dans sa main gauche, Kairos est tranchant et décisif. Il vient rompre le cours régulier et uniforme de la chronologie. Il divise le temps. La balance en équilibre sur le fil du rasoir laisse imaginer qu'à tout moment tout peut basculer, tandis que sa main droite garantit ce même équilibre. Cette balance est

⁴⁴ Il sera intéressant de consulter, à ce propos, les recherches de Nicole Mencacci (Université de Nice), qui avance pour les champs précis de l'éducation et de la formation l'idée d'une possible « réversibilité du *kairós* ».

aussi celle de la juste mesure, de l'à-propos. Enfin les ailes qui prolongent son dos et ses pieds laissent supposer une capacité à se mouvoir hors normes.

Le « Ô temps, suspends ton vol ! », d'Alphonse de Lamartine, pourrait peut-être nous aider à mieux comprendre l'irruption corrosive du Kairos dionysiaque face au Chronos apollinien. Mais « combien de temps le temps va-t-il suspendre son vol ? » demande Alain (1941 ; p. 80), détruisant par la contradiction le vœu du poète. Kairos vient rompre la continuité, le rythme apollinien incarné par Chronos, temps abstrait dans lequel tout se vaut et se mesure. A l'intérieur de ce temps marqué par la répétition, et donc par la prévisibilité, le *kairós* fait figure d'instant, de point unique quasi absolu mais néanmoins susceptible d'incarner une durée :

« Il s'agit, en somme, de préciser, de découper et d'isoler, à l'intérieur d'un champ de successions prévisibles, l'instant, voire la zone, où l'activité interventive de la conscience pourrait s'avérer la plus fructueuse possible [...] ; un instant à la fois quantitativement minimal et qualitativement optimal que la conscience situe à l'intersection des catégories de pas-encore et de jamais-plus, et susceptible d'assurer, lors d'une première phase, la présence d'une discontinuité à l'intérieur de la continuité, puis, lors d'une dernière phase qui suit cette dislocation de la structure de la série de successions envisagée, le rétablissement d'une nouvelle continuité, pour ainsi dire restructurée, à l'intérieur de la discontinuité précédemment établie, et d'en assurer la « fruition ». On comprend mieux, de la sorte, ce que « la suspension du vol du temps », et du « cours des heures propices » pourrait signifier. L'instant propice se pose, certes, comme minimal, mais peut, simultanément, être traité comme « un point d'orgue » qui définit un état prolongé de la réalité. Au cours de ce prolongement, la conscience tire, de la nouvelle situation qu'elle vient d'instaurer, tout le profit escompté pour son mieux-être. Opportunité, dans ce cas, ne serait nullement synonyme d'opportunisme (qui, lui, s'entend avec une connotation morale négative). L'instant (ou la zone) propice ainsi défini, c'est précisément le *kairós*. » (Moutsopoulos Evangelhos, « Kairos ou l'humanisation du temps », in Moutsopoulos ; 1988 ; p. 131)

Ainsi le *kairós* viendrait réintroduire cette durée concrète qui caractérise l'être humain, d'intensité qualitative, marquée par l'imprévisibilité et la singularité. Mais l'aventure dionysiaque de Kairos n'est finalement rendue possible que par le rythme apollinien de Chronos ; car « le monde et l'homme sont pétris à la fois, d'une part, de régularité / répétibilité décomposables, c'est-à-dire de temps statique, objectif et tridimensionnel ; d'autre part de risque, de défi, d'irrépétibilité, c'est-à-dire de temporalisation dynamique, subjective et déroutante » (Gabaude, cité *supra* ; in Moutsopoulos ; 1988 ; pp. 84-85).

5. Temps, éducation et formation...

Dans son texte intitulé « Retrouver "le temps d'apprendre" », Philippe Meirieu (in C.R.A.P. ; 1996 ; p. 28) déplorait la focalisation des débats sur les rythmes scolaires ou « l'aménagement du temps de l'enfant » sur un temps mécanique, dans lequel « toutes les minutes se valent » ; minutes qu'il suffirait d'« organiser correctement pour qu'elles soient bien utilisées... » (ibid.). Dans ce même texte, il exprimait une crainte : « que le regard porté sur l'élève soit plutôt celui d'un technicien qui s'interroge sur le fonctionnement d'une machine que celui d'un éducateur qui se préoccupe de l'émergence et de la construction d'un sujet » (ibid.). Philippe Meirieu proposait alors, non « de nier le temps mécanique de l'horloge », important à bien des égards, mais « simplement de placer le temps vécu, dans toutes ses dimensions, au centre de nos pratiques, c'est-à-dire de penser "le temps d'apprendre" et celui de se développer dans sa globalité, comme le temps d'un sujet vivant » (ibid.). Il est par ailleurs des moments essentiels qui jalonnent le temps de l'éducation et de la formation, des « moments clés fugitifs », pour reprendre les termes prêtés à Jean-Pierre Astolfi et Philippe Perrenoud (« Les moments clés fugitifs de l'heure de cours » ; in C.R.A.P. ; 1996 ; p. 21) ; instants auxquels on ne s'attend bien évidemment pas et qui relèvent très probablement du *kairós*. C'est sur une échelle temporelle très vaste que se situe le *kairós*, qui réclame d'une part une grande patience, l'attente indéfinie du moment opportun, l'expectative ; d'autre part une promptitude, une vélocité indispensable pour saisir un instant aussi fugace. Saisir le *kairós* réclame finalement une sage « alternance des rythmes », pour reprendre un concept cher

à Pierre Sansot (2000), dont le *bon usage de la lenteur* a bien souvent effacé un souci néanmoins véritable du « bon tempo », de « la juste mesure du temps », du *kairós* des Grecs en somme. S'il faut savoir se montrer patient et peut-être même lent parfois, une grande vivacité – d'esprit mais aussi d'exécution – s'impose toutefois pour happer dans l'instant sans perdre le temps d'une trop longue délibération. C'est d'une incontestable intelligence de la situation qu'il s'agit là ; intelligence polymorphe faite de patience, disponibilité, perspicacité, sagacité, promptitude, vivacité, adresse ou encore dextérité, ...

Kairós est ce temps multiple et protéiforme, changeant et contrasté, qui a fini par désigner en grec moderne le temps, au sens météorologique. L'imprévisible par excellence ! Prêter attention au *kairós*, c'est en ce sens s'attendre à l'imprévisible, être à l'affût de ce que l'on ne peut quoi qu'il en soit pas prévoir mais dont on sait qu'il est toujours susceptible de surgir. Prévoir l'imprévisible en somme, sans que cela lui retire pour autant son absolue singularité, et donc sa part illimitée de surprise.

6. De l'opportunité du concept de *kairós* pour les champs de l'éducation et de la formation...

Comment ne pas voir dans le *kairós* une ressource précieuse pour les métiers de l'éducation et de la formation ? Sans doute pouvons-nous songer en tout premier lieu au souci récurrent de « gérer les imprévus », les « situations inédites », qui a déjà fait l'objet de bien des recherches. Sans doute faudrait-il étendre encore à la délicate énigme de l'expérience. Car c'est bien souvent dans l'après-coup que le *kairós* se révèle, et l'accumulation d'expériences *kairiques* faciliterait très probablement la reconnaissance et la saisie ultérieures du *kairós*. Il apparaît cependant difficile de dire si le *kairós* et sa saisie peuvent relever de schèmes de pensée antérieurement construits, de catégories qu'il s'agirait ensuite de réinvestir et éventuellement d'ajuster. Il nous semble tout autant difficile de dire si le novice est nécessairement désavantagé face à l'expert. Car si l'expérience et la sagesse des moins jeunes est assurément un atout majeur, la vélocité et l'intrépidité des plus jeunes ne sont pas moins requises. En témoigne l'épisode de la course de chars relaté par Marcel Détiéne et Jean-Pierre Vernant (1974). Le jeune Antiloque, certes conseillé par son père Nestor (d'un âge très avancé et expert en sagesse), se montre tout à fait apte à saisir le *kairós*. Il est par ailleurs certains bas-reliefs représentant explicitement le dieu Kairos saisi par une jeune femme tandis qu'un vieillard tente vainement de le rattraper.

Se pose aussi la non moins délicate question visant à savoir s'il faut ou pas chercher à provoquer le *kairós*, imprévisible par essence et sans doute encore indéterminable. Méfions-nous des conceptions et des intentions trop instrumentalisantes qui ne renvoient qu'à une volonté de maîtriser l'immaîtrisable.

D'autres travaux, comme ceux portant notamment sur ce qu'il semble convenu de nommer le « geste professionnel », gagneraient probablement à s'inspirer du *kairós* – tout au moins de ce qu'il est possible de saisir de cette insaisissable notion. « A-propos », « juste mesure » et « dextérité » pourraient garantir le geste qui convient, au bon endroit et au bon moment ; le « juste ce qu'il faut » que réclament sans cesse les innombrables et délicates tensions qui caractérisent (en même temps qu'elles complexifient) les champs de l'éducation et de la formation.

Sur le fondement déjà évoqué des approches complexe, multiréférentielle et transversale, nous formulons donc l'hypothèse d'une *kairicité* des situations d'éducation et de formation – marquées notamment par la l'incertitude, la mouvance et la résistance. Cette première hypothèse se double de l'hypothèse logique de l'opportunité et de la pertinence d'une transposition du concept grec de *kairós* vers les champs éducatif et formatif. Nous préférons d'ailleurs le terme d'emprunt, l'idée d'une trop stricte transposition n'étant pas sans soulever quelques problèmes sur les plans conceptuel, méthodologique, culturel et éthique notamment. Parce qu'il se révèle précieux et opérant dans bien des domaines de l'activité humaine, il nous semble non seulement souhaitable mais encore nécessaire de tenir compte du concept de *kairós* pour tout ce qui concerne les champs de l'éducation et de la formation. Mais parce que la dimension efficace du *kairós* est toujours susceptible d'inspirer une quelconque forme d'instrumentalisation, ou de manipulation, il nous

semble toujours indispensable, de surcroît, de maintenir une visée éthique, censée faire de la menace opportuniste et dolosive une sagace sollicitude...

7. Références et bibliographie

- Alain (1941). *Eléments de philosophie*. Paris : Gallimard.
- Ardoino Jacques & Barbier René (Dir. ; 1993). *L'approche multiréférentielle en formation et en sciences de l'éducation*, in *Pratiques de formation – analyses*, n°25-26, Université Paris 8, Formation Permanente.
- Barbier, René (1997). *L'approche Transversale*. L'écoute sensible en sciences humaines. Paris : Anthropos.
- Boss, Marc (2001). Tillich, Heidegger et la question du kairos. In *Etudes Théologiques et Religieuses*. 2001/1. pp. 47-60.
- C.R.A.P. (1996). *Retours sur... le temps de l'élève*. Supplément n°2 aux Cahiers Pédagogiques. Mai/Juin.
- Castelli, E., Ricoeur, P., Mathieu, V. (1971) *La théologie de l'Histoire. Révélation et Histoire*. Paris : Aubier, Editions Mouton.
- Détienne, Marcel & Vernant, Jean-Pierre (1974). *Les ruses de l'intelligence. La mètis des Grecs*. Paris : Flammarion.
- Meirieu, Philippe (1991). *Le choix d'éduquer*, Paris : E.S.F.
- Morin, Edgar & Le Moigne Jean-Louis (1999). *L'intelligence de la complexité*. Paris : L'Harmattan.
- Morin, Edgar (1990). *Introduction à la pensée complexe*. Paris : Seuil.
- Morin, Edgar (1994). *La complexité humaine. Textes choisis*. Paris : Champs Flammarion – Collection L'Essentiel.
- Moutsopoulos, Evangelos (Dir. ; 1988). *Chronos et Kairos. Entretiens d'Athènes. Institut international de philosophie. 1986*. Paris : Librairie philosophique J. Vrin.
- Pineau, Gaston (1987). *Temps et contretemps en formation permanente*. Paris : UMFREO
- Pineau, Gaston (2000). *Temporalités en Formation. Vers de nouveaux synchroniseurs*. Paris : Anthropos.
- Rousseau, Jean-Jacques (1969). *Emile ou De l'éducation*, Paris : Gallimard.
- Sansot, Pierre (2000). *Du bon usage de la lenteur*. Paris : Rivages.
- Tillich, Paul (1958 ; trad. 1997). Kairos. In Marvin Halverson – Arthur A. Cohen (éd.). *A Handbook of Christian Theology*. New York : Meridian Books. Traduction française (1997) : Mireille Hébert, sous la direction d'André Gounelle, in *Dieu au-dessus de Dieu*, Paris : Les Bergers et les Mages
- Trédé Monique. (1992). *Kairos. L'à-propos et l'occasion. Le mot et la notion d'Homère à la fin du IVème siècle avant J.-C.* Paris : Klincksieck.